De quelques noms d'aromates chez Pline l'Ancien

Autor(en): **Bron, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **43 (1986)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-33394

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De quelques noms d'aromates chez Pline l'Ancien

Par François Bron, Paris

L'étude des emprunts sémitiques dans les langues classiques est un sujet difficile, pour des raisons à la fois objectives et subjectives. Notre connaissance des langues sémitiques anciennes est loin d'atteindre celle du grec ou du latin, et ne l'atteindra sans doute jamais. Plusieurs de ces langues n'ont été découvertes qu'au siècle dernier, ou même plus récemment encore. Certaines n'ont pas de dictionnaire vraiment satisfaisant, ou n'en ont que depuis fort peu de temps[1].

D'autre part, les études touchant cette question ont été généralement le fait de philologues classiques, dont la compétence dans le domaine sémitique se limitait le plus souvent à feuilleter le dictionnaire hébreu, arabe à la rigueur. On trouve parfois des indications plus fouillées dans les travaux des sémitisants qui, naguère au moins, avaient tous bénéficié d'une solide formation classique, mais elles sont éparpillées dans des ouvrages ou des revues d'orientalisme qui, semble-t-il, n'aboutissent que rarement sur la table de travail des hellénistes ou des latinistes. Ceux-ci enfin, se sentant incapables de porter un jugement sur les hypothèses formulées ici ou là – et il faut avouer que bien des élucubrations ont été publiées dans ce domaine – préfèrent se cantonner dans une attitude de doute systématique.

Un exemple frappant est fourni par les qualificatifs que Pline l'Ancien (N.h. 12, 60) applique à la récolte d'automne et à la récolte de printemps de l'encens, *carfiathum – dathiatum.* L'origine en a été indiquée dès 1876 par le sudarabisant J. H. Mordtmann[2]: il s'agit d'adjectifs formés sur deux mots courants en sudarabique, *ḫrf,* «automne» – *dṯ',* «printemps». Cependant, pour l'auteur de l'édition française de Pline qui fait autorité, les deux mots sont «sans explication»[3].

Quelques années plus tard, un autre sudarabisant, D. H. Müller, indiquait l'origine sudarabique d'une série d'autres vocables utilisés par Pline[4]. Il s'agit – et nul ne s'en étonnera – des désignations de diverses espèces d'aromates. On

1 W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch,* 3 vol. (Wiesbaden 1965–1981); A. F. L. Beeston/M. A. Ghul/W. W. Müller/J. Ryckmans, *Dictionnaire sabéen (anglais–français–arabe)* (Louvain-la-Neuve/Beyrouth 1982).

2 J. H. Mordtmann, *Himjarische Glossen bei Plinius,* Z. dtsch. morgenl. Ges. 30 (1876) 320–324.

3 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* Livre XII, éd. A. Ernout (Paris 1949) 85. Voir aussi l'édition allemande de R. König/G. Winkler (1977) 215.

4 D. H. Müller, *Die Burgen und Schlösser Südarabiens nach dem Iklîl des Hamdânî,* Zweites Heft, SB Wien 97 (Vienne 1881) 975–977; cf. aussi J. H. Mordtmann/D. H. Müller, *Sabäische*

connaît l'intérêt que les Anciens ont porté aux productions de l'Arabie Heureuse et aux divers procédés utilisés pour les récolter: qu'il suffise de mentionner les noms d'Hérodote et de Théophraste, parmi les prédécesseurs de Pline. On sait moins que l'activité commerciale des Sudarabiques, en particulier des Minéens, a laissé quelques vestiges tangibles dans le bassin méditerranéen: citons le sarcophage d'un marchand minéen (RES 3427), trouvé au Fayoum et daté de la vingt-deuxième année du règne d'un Ptolémée, ainsi que les deux inscriptions votives de Délos, minéenne (RES 3570) et hadramoutique (RES 3952), qui remontent peut-être à la deuxième moitié du IIe siècle avant notre ère[5]. Il n'est donc pas surprenant que les Sudarabiques aient transmis aux Grecs et aux Romains, en même temps que leurs produits, les noms qui servaient à les désigner.

On connaît dans tout le Proche-Orient ancien une catégorie de petits monuments cubiques, appelés autels à encens ou pyrées[6]. Parmi ceux qui proviennent de l'Arabie du Sud, une vingtaine portent gravés sur leurs faces des noms d'aromates; ils nous fournissent ainsi onze termes différents[7]. On verra que six ou sept d'entre eux se retrouvent chez Pline. L'origine orientale de certains est généralement reconnue, mais nulle part n'apparaît la mention du sudarabique, toujours remplacé par l'arabe, quand ce n'est pas l'hébreu ou le phénicien.

Le livre XII de l'Histoire naturelle est consacré aux arbres exotiques. Aux paragraphes 41 à 46 sont traitées deux espèces originaires de l'Inde, et dont le nom a été emprunté au sanscrit. L'étymologie de *costus* (41) est bien connue: grec κόστος, sanscrit *kúṣṭhaḥ*[8], mais nulle part n'est indiqué quelle langue a pu servir d'intermédiaire entre l'Inde et le monde méditerranéen. Le mot est inconnu en sémitique du nord-ouest, mais se trouve sur les pyrées sudarabiques sous la forme *qsṭ*.

Denkmäler, Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., 33 (Vienne 1883) 82–84.

5 Sur le commerce minéen hors d'Arabie, voir par exemple D. F. Graf, *Dedanite and Minaean (South Arabian) Inscriptions from the Ḥisma*, Annual of the Department of Antiquities, The Hashemite Kingdom of Jordan 27 (1983) 555–569, en particulier 562–566.

6 M. O'Dwyer Shea, *The Small Cuboid Incense-Burner of the Ancient Near East*, Levant 15 (1983) 76–109.

7 Corpus Inscriptionum Himyariticarum (CIH) 681–696; Répertoire d'épigraphie sémitique (RES) 3853. 4249. 4255. 4681; Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes (Louvain 1977) I 275–292; A. Jamme, *Deux autels à encens de l'Université de Harvard*, BiOr 10 (1953) 94–95 (Ja 384–385); A. Jamme, *Pièces qatabanites et sabéennes d'Aden V. – Antiquité qatabanite de T. James*, Jahrbuch für kleinasiatische Forschung 3 (1955) 124–125 (Ja 397); M. Höfner, *Sabaeica*, III. Teil (Hambourg 1966) 38, n° 101; R. L. Cleveland, *An Ancient South Arabian Necropolis, Objects from the Second Campaign (1951) in the Timnaᶜ Cemetery* (Baltimore 1965) 118 (TC 536).

8 A. Ernout/A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*[4] (Paris 1959) 146; J. André, *Lexique des termes de botanique en latin* (Paris 1956) 103; P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (Paris 1968–1980) 571.

Le *nardus* (42) – grec νάρδος – vient du sanscrit *naladam*, par l'intermédiaire probable du phénicien, bien que le mot ne soit pas attesté dans cette langue[9]. Mais on a *nerd* en hébreu biblique (Ct 1, 12; 4, 13–14). Le mot a subi divers accidents phonétiques puisqu'il est représenté, semble-t-il, en akkadien par une forme *lardu*. Sur les pyrées sudarabiques apparaît une forme *rnd*, arabe *rand*, qui, d'après D. H. Müller, représenterait une métathèse de **nrd*, mais cette explication n'est pas acceptée par Mordtmann[10].

Les paragraphes 73 à 76 sont consacrés au *ladanum* ou *ledanum*, qui correspond au grec λάδανον – λήδανον. L'origine sémitique en est bien connue, et la plupart des dictionnaires citent l'arabe *lādan*, mais non le sudarabique *ldn*[11]. En dernière analyse, le mot serait venu de Perse[12].

Au paragraphe 98 sont mentionnés côte à côte le *cancamum* et le *tarum*. Le premier n'est pas enregistré dans Ernout-Meillet; André donne l'indication «mot probablement oriental». Seul Chantraine, s.v. κάγκαμον, rapproche l'arabe *kamkām*[13]. La forme sudarabique, dont on possède une seule attestation (CIH 682), est *kmkm*; d'après les dictionnaires arabes, ce serait la résine de l'arbre *ḍirw*.

Tarum n'a pas de correspondant en grec, au moins à première vue. Ernout-Meillet et André y voient le bois d'aloès[14]. Quant à l'étymologie, Ernout-Meillet se contentent de la remarque «mot étranger, africain». Pourtant, dès 1881, Müller y a reconnu le sudarabique *ḍrw*, arabe *ḍarw* ou *ḍirw*, qui désignerait le lentisque ou le térébinthe. Le mot se retrouve en sémitique du nord-ouest, avec les changements phonétiques réguliers de la première consonne: ougaritique *ẓrw*, hébreu *ṣôrî*, «résine du lentisque, ou mastic». Cette forme, dont on peut supposer l'existence également en phénicien, a donné, semble-t-il, aux langues classiques le mot στύραξ – *styrax*. Cette étymologie a été proposée par H. Lewy[15], mais Chantraine estime que «le rapprochement ne semble guère possible» (p. 1067). Pourtant Pline (12, 124) indique que le styrax provient de Syrie, plus précisément de Gabala, Marathus et du mont Casius, qui domine le site d'Ougarit.

Au paragraphe suivant (99) sont mentionnés enfin deux aromates qui n'ont pas non plus de correspondant en grec, et qui ont laissé Ernout perplexe, le *serichatum* et le *gabalium*[16]. L'explication s'en trouve pourtant dans l'article

9 Ernout/Meillet 429; André 217; Chantraine 735; E. Masson, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec* (Paris 1967) 56.

10 Mordtmann/Müller, op. cit. 82–83.

11 André 177; Chantraine 636; E. Masson 55 n. 3.

12 Mordtmann/Müller, op. cit. 84.

13 André 68; Chantraine 478.

14 Ernout/Meillet 677; André 311.

15 H. Lewy, *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen* (Berlin 1895) 41–42.

16 Op. cit. (supra n. 3) 96: «On n'a pu faire sur le *serichatum* et le *gabalium* que des hypothèses incertaines». Cf. aussi Ernout/Meillet 617 et 265.

Casia de la Real-Enzyklopädie (III 2, 1647), paru en 1899 et dû à Olck[17], qui ne fait que reprendre une identification proposée par C. Schumann dès 1883[18]. *Serichatum* correspond à l'arabe *salīḫa,* qui désigne une variété de cannelle[19], et au sudarabique *slḫt,* qui se lit sur un pyrée du Musée de Ṣanᶜâ' (YM 467) publié récemment (C 64/s9/95.41)[20]. Quant à *gabalium,* c'est l'adjectif *ǧabalī,* «montagnard», utilisé par Avicenne pour désigner également une espèce de cannelle. Un emploi correspondant de la racine GBL n'est pas attesté en sudarabique. Il faut noter que si Pline associe d'une part *cancamum* et *tarum,* d'autre part *serichatum* et *gabalium,* ce n'est pas l'effet du hasard, puisque les lexicographes arabes expliquent *kamkām* et *ḍirw* l'un par l'autre, et que *salīḫa* et *ǧabalī* désignent deux variétés du même produit.

Reste le cas du roseau odorant, *calamus odoratus* (104–106) – κάλαμος. L'origine indo-européenne de son nom n'est mise en doute par personne; cependant il se retrouve en sudarabique sous la forme *qlm* (RES 3853. 4249), correspondant à l'arabe *qullām.* Dans ce cas, il faut admettre que c'est le sudarabique qui a emprunté le mot, sans doute au grec.

17 Référence indiquée par André 145 et 290.

18 C. Schumann, *Kritische Untersuchungen über die Zimtländer* (Ergänzungsheft nº 73 zu «Petermanns Mitteilungen») (Gotha 1883) 17.

19 Cf. W. W. Müller, Orient. Literaturztg. 77 (1982) 164.

20 Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes (Louvain 1977) 275–278.